



AIDE A LA PREDICATION
Dimanche 4 septembre 2016
1 Pi 5, 5c- 11

Jean-Mathieu Thallinger
Pasteur à Mulhouse

Quand le lion rôde, le chrétien flâne.

Le lion rôde.
Comment m'en sortir ?

Il y a la méthode « Samson » : « *Samson, sans avoir rien en main, déchira le lion en deux comme on déchire un chevreau* » (Juges 14, 5). Mais il faut reconnaître qu'elle n'est pas à la portée du premier quidam venu.

Plus accessible, et reconnue éthique par les ligues de protection des animaux, l'auteur de l'épître de Pierre nous proposera la méthode « lâchage d'enclume ». Peut-être avait-il relevé que les lions appréciaient particulièrement se nourrir de la chair de voyageurs chargés et fatigués. Animaux indolents, les lions sont en effet réputés dormir jusqu'à vingt heures par jour et préférer chasser la nuit pour ne pas être éprouvés par la chaleur.

La méthode « lâchage d'enclume » tire son nom de cette blague bien connue : *Deux paroissiens en vacances au Kenya marchent dans la savane. L'un a une enclume sur la tête et l'autre a une cabine téléphonique sur la tête. Le premier demande à l'autre : « Pourquoi avez-vous une cabine téléphonique sur la tête ? ». « Parce que si je vois le lion, je pose la cabine et je rentre dedans comme ça il ne peut pas me manger. Et vous, pourquoi avez-vous une enclume sur la tête ? ». « Parce que si je vois le lion, je pose l'enclume et je cours plus vite ».*

(Apprécions le caractère *vintage* de cette blague. Elle peut encore résonner devant nos auditeurs, mais bientôt elle nécessitera, pour être comprise, d'être contextualisée ou actualisée, la cabine téléphonique ayant rejoint le train à vapeur, le lavoir et le lait cru de vache dans nos mémoires muséographiques. Les objets techniques ont la particularité de vieillir bien plus vite que le cœur existentiel immuable des récits bibliques).

Les enclumes pour l'auteur de l'épître de Pierre sont nos soucis, nos inquiétudes (*merimna*) : « *déchargez-vous sur lui de tous vos soucis (merimna), car lui-même prend soin de vous* ».

On pourra entendre dans ces mots un écho de l'évangile du jour en Matthieu 6, 26-34 où Jésus invite à une semblable déposition des inquiétudes (merimna) : « *Ne vous inquiétez (merimnao) donc pas du lendemain; car le lendemain s'inquiétera de lui-même. A chaque jour suffit sa peine* ». Nous sommes donc invités à voyager plus léger. Les inquiétudes c'est le poids que nous portons lorsque nous considérons que notre vie dépendrait de nous-mêmes, de nos efforts, de nos actes, que nous pourrions en avoir le contrôle, que nous serions notre propre dieu tout-puissant. Ou que nous pourrions par nos efforts nous offrir une assurance-vie heureuse. N'est pas Samson qui veut. Et puis, nous connaissons la suite et la fin de Samson. La force rencontre la résistance et finit toujours par être brisée.

C'est à ce surinvestissement de nos propres forces qu'il est dit que Dieu résiste : « *Dieu résiste aux orgueilleux (huperephanos)* » : que l'on pourrait traduire par les « hyper-éclairés » ou « hyper-brillants », ou plus simplement « bling bling ». Le préfixe « hyper » indique d'ailleurs qu'il ne s'agit pas de dénier toute capacité d'agir, mais c'est le « trop », l'exagération qui sont questionnés, délégitimés.

Marchant sur le pont fragile de l'existence, nous sommes bien conscients que si celui-ci se met à trembler, ce n'est pas en nous agrippant à nous-mêmes que nous parviendrons à éviter la chute. Ni en gesticulant fort.

La tentation inverse serait celle de la désillusion, revenir de tout, désinvestir le monde et la vie, la méthode « Candide » (celui de Voltaire). S'asseoir, se recroqueviller et attendre.

Nous voici divisés, quant à la manière de prendre soin de nous, de continuer la traversée du pont. Divisés (merizo), le mot-racine de l'inquiétude (merimna). L'inquiétude est l'attitude du promeneur perdu qui ne sait plus à « quel saint se vouer ».

Une troisième voie est proposée entre l'effacement de soi et le passage en force. C'est celui de la marche légère, le pas léger et régulier, en confiance. Celui de l'humilité (*Tapeinos*). L'humilité n'est pas l'impuissance, l'arrêt de la marche, mais un partenariat confiant avec Dieu. Je lui remets ce qui pèse et je marche. Il ne marche pas à ma place mais il portera mon enclume.

« *Abaissez-vous donc sous la main puissante de Dieu, pour qu'il vous élève en temps voulu* » poursuit le texte.

Ce mouvement pendulaire d'abaissement-élévation traverse tout l'évangile : des derniers qui sont premiers dans *Matthieu 23, 12* « *Quiconque s'élèvera (hupsoo) sera abaissé (Tapeinoo), et quiconque s'abaissera (Tapeinoo) sera élevé (hupsoo)* ». Ou en *Luc 1, 52* : « *Il a renversé les puissants de leurs trônes, Et il a élevé (hupsoo) les humbles* ».

Nous sommes dans l'univers de pensée chrétien, paradoxal, qui fait de l'acceptation de notre faiblesse notre force (2 Corinthiens 12, 9 : « *la force s'accomplit dans la faiblesse* » nous dit « l'avorton » Paul), de la défaite apparente de la croix qui devient une victoire, de la subversion du pouvoir, de la délégitimation de l'action brutale.

Le dernier verset nous propose un cocktail sémantique autour de la notion de force. L'analyse précise des mots serait probablement riche, constatons simplement rapidement qu'ils évoquent l'idée d'une force qui serait un affermissement personnel

plus qu'une force active. Un renforcement intérieur plus qu'une puissance exercée dans la contrainte sur autrui, vers l'extérieur. Cette force/puissance est celle des veilleurs résistants à l'injuste (« veillez (Gregoreuo). Votre adversaire (Antidikos = qui n'est pas juste), le diable rôde... »).

C'est par une triple résistance, un triple non à l'injuste, que Jésus inaugurerait sa vie publique (Matthieu 4, les trois tentations au désert).

Au fatalisme du proverbe « *quand le chat n'est pas là, les souris dansent* », l'esprit de force reçu par ceux qui croient, incite les croyants à aller danser avec grâce devant le lion quand il est là.

L'esprit du Christ depuis la victoire par la croix et par-delà les frontières dogmatiques et religieuses, s'incarna peut-être plus justement dans les gestes de résistance passive, des chrétiens martyrs des premiers siècles à Marie Durand, Jan Palach, à l'homme au tank anonyme de Tian'anmen, et à bien d'autres.

Voyager léger.

Le promeneur inquiet/divisé est une proie facile pour le lion (Marc 3 : 24 « *Si un royaume est divisé (merizo) contre lui-même, ce royaume ne peut subsister* »).

L'homme « désinquiété » est l'homme qui n'est plus divisé entre la tentation de porter le monde et son avenir sur ses épaules et celle de démissionner, mais celui qui a choisi la troisième voie, celle de marcher sans savoir où ses pas le mèneront, confiant, car il sait avec qui il marche ou à la suite de qui il marche.

Restons encore un instant dans la métaphore péripatéticienne, car j'écris encore durant le temps de vacances qui invite à la flânerie plus qu'à la marche forcée.

En rangeant un de mes sacs, je me dis « *qu'aurais-je pu ne pas emmener qui ne m'aurait pas manqué* » ? *Quels souvenirs ont été liés à un des objets que j'ai emmenés, lesquels ont été des inattendus non prévus ?* La métaphore du sac de voyage, peut être celle de la vie. Qu'est-ce que je porte avec moi que je pourrais déposer sans que cela ne me manque ?

Un exemple : nous avons tous visité un jour un lieu touristique réputé, recommandé par les guides de voyages. Choisissons un lieu très touristique : la ville de Prague (mais cela fonctionnerait aussi avec le Vatican, les Apple Store, le musée du Louvre)

Les guides indiquent un incontournable parmi quelques autres : le pont Charles. Or, pour l'apercevoir, ou se laisser saisir il faudra attendre deux heures du matin. Parce qu'en journée, il est habituellement plus fréquenté qu'une église. Quoique ce dernier exemple soit mal choisi peut-être. Disons plutôt : plus fréquenté que le métro aux heures de pointe. Le traverser est une épreuve de souplesse plus adaptée aux anguilles qu'aux êtres humains standards. Dans les églises nous serons habituellement préservés des foules. Peut-être d'ailleurs qu'au lieu de nous plaindre de la désertification des églises nous pourrions nous réjouir du charme rare de ces lieux désertés qui nous sortent des sentiers convenus. Apprécier la paix que l'on ne peut trouver que dans les lieux déserts.

Les plus beaux souvenirs ne sont pas ceux que les guides prémâchent, ils se rencontrent au détour d'une route, quand le regard ne cherche plus, mais qu'il se laisse chercher, quand l'attention n'attend plus ce qu'elle croit connaître, mais se laisse

surprendre par la grâce. A trop l'avoir pensé, imaginé, le lieu rêvé finit par ne plus surprendre et peut-être même par décevoir.

Traverse le pont, oublie ton guide, laisse tes pas te guider, et là, tu trouveras de jolies ruelles tranquilles, charmantes. En entrant dans le musée laisse le dépliant qui te propose un parcours fléché et pars au hasard et laisse-toi saisir par l'œuvre qui t'appelle.

Le guide touristique, comme la morale, ne distingue pas entre les personnes, il ne fait pas de nous des individus. Il les transforme en une masse informe, robotisée. En annonçant que ce que tu vas voir est extraordinaire, en étant trop pensé par avance, le lieu rêvé finit par ne plus surprendre, peut-être par décevoir.

Je dis cela du guide de voyage. Mais le même risque est couru par la Bible. Elle aussi, risque toujours de devenir un objet bien lourd lorsque j'en fais un code de lois, un guide. Si une autorité unique en livre une interprétation unique, une vision du monde unique, fermée. Elle n'est pas un guide, elle est bien plus un baume de soin (melo), traversée par le souffle léger de l'esprit qui fait de moi, homme fait de glaise lourde, une personne animée, qui peut se lever pour prendre la route, sans savoir où je vais, sans avoir besoin de savoir qui je suis. Il me suffit de savoir que je suis devant Dieu. Le voyage allégé n'est-il pas le voyage tel qu'envisagé par les surréalistes, d'une réalité vécue en confiance dans ce qui est devant moi, dans l'abandon de vouloir tout maîtriser, tout posséder ?

« Je me plais à rêver que nous sommes assis dans un train sans avoir à nous soucier de savoir s'il va à Munich ou Hambourg, Varsovie ou Paris, certains seulement qu'il fait bon dans le compartiment ».

N'est-ce pas ce que les hébreux eurent à apprendre chaque jour dans le désert, accueillant chaque matin la manne et les caillies ? Retrouver l'esprit des explorateurs marchant là où personne encore n'avait encore marché. Se dire chaque jour, que ce jour qui s'est levé aujourd'hui est encore inconnu, n'a jamais été encore vécu, qu'il est un premier jour pour moi.

Repensons à la phrase de Jésus, encore : *« Ne vous inquiétez donc pas du lendemain, car le lendemain s'inquiétera de lui-même. A chaque jour suffit sa peine ».*

Non qu'il ne faille rien prévoir, rien organiser jamais, rien planifier, mais peut-être qu'il est bon de savoir que trop de sécurité finit par insécuriser, par empêcher la vie de s'épanouir. Il ne « faut » pas aller vivre nu dans une forêt tel un moine jaïn. Il ne « faut » rien. Ou alors il « faut » peut-être abandonner tous les « il faut ».

Dieu ne dit pas « il faut ». Il résiste aux orgueilleux est-il dit, les orgueilleux sont les apôtres du « il faut ». Il dit seulement une promesse, qu'il ne peut prendre soin que de ceux qui abandonnent, qui déposent, ce qu'ils portent. Car il est un Dieu qui ne contraint pas mais qui promet, qui est fidèle et doux. Il ne « faut » rien abandonner, mais plus je saurai abandonner de poids, plus ma marche deviendra légère. Plus je saurai déposer de lest, plus je m'élèverai.

Peut-être qu'il est bon se décharger de l'inquiétude perpétuelle qui pousse à tout vouloir prévoir. Vivre en explorateur de ses jours. Et point besoin pour cela de faire le tour du monde. Cela peut être une attitude intérieure vécue depuis le banc devant sa maison.

À consommer avec modération.

Arrêtons-nous enfin sur un petit mot, dans lequel j'aurais envie de discerner la clef du texte, au verset 8 : *Nepho*. Un petit mot rare dans le nouveau testament. L'interpellation traduite par « *soyez sobres* » peut interroger.

Le dictionnaire en donne les sens suivants : être sobre, être calme et concentré en esprit, être modéré, sans passion, circonspect. Tout l'inverse de l'agir en force orgueilleux de la méthode « Samson », de *l'Huperephanos*.

En des temps où la radicalité des uns entraîne celle des autres, nous pouvons y entendre une invitation à la détente, à la modération. A déposer nos inquiétudes, le culte de l'agir en force.

La radicalité est l'attitude de celui qui croit posséder la vérité.

Vous me direz qu'ériger le fait que la vérité ne se possède pas est en faire une vérité. C'est une déclinaison du paradoxe d'Epiménide (dit aussi paradoxe du menteur : « *Un homme disait qu'il était en train de mentir. Ce que l'homme disait est-il vrai ou faux ?* »). Une version modérée de la maxime radicale attribuée à Socrate « *je sais que je ne sais rien* ».

De la même manière que l'on se demandera si être intolérant avec l'intolérance est intolérant ? Ou si faire de la faiblesse une force est encore de la faiblesse ?

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à notre lion qui aime à manger les moutons chargés. Le mouton déchargé, délèguera sa force entre les mains de Dieu, ses certitudes entre les mains de Dieu, sa confiance il la trouvera en se confiant en Dieu.

L'évangile est une manière de vivre le paradoxe de l'existence humaine. Qui pourrait ne pas être et qui est. Ce paradoxe consiste à vivre avec une tranquille incertitude (et non une incertaine tranquillité). Celle qui n'a pas besoin de preuves qu'en sautant du faite du Temple sa chute sera amortie par des anges. Celle de la conscience de son péché qui n'a pas besoin d'en chercher cause ni culpabilisation, car elle se sait en même temps justifiée. Justifié et pécheur, humble et puissant, habité de la confiance et du doute, croyant en la force de la faiblesse.

Conclusion.

A l'issue de cette promenade en compagnie de notre texte nous pourrions conclure en envisageant l'attitude chrétienne au cœur du monde comme « radicalement modérée ».

Pendant que les lions rôdent à la recherche de promeneurs au pas lourd, les chrétiens flânent, le cœur léger.